2me Année. — N° 72 Quinze centimes le numéro (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 16 Novembre 1865.

ABONNEMENTS :

	On an.	Six mois.
France	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8 »
Amérique, Brésil	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal.
Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BREDA

ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

Vente au numéro, à Paris CHEZ
F. HENRY, libraire, galerie d'Orléans, 12, (Palais-Royal)
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Sommaire du n° 72 de l'Avenir

Paris, 16 Novembre 1865

L'IDÉAL DANS LES RELIGIONS

Nous avons parlé de l'élévation des croyances druidiques; on s'étonne de la différence qui les séparent des cultes grecs, romains, etc.

La poésie, avec les paraboles, les incarnations des vices et des vertus, a donné à la mythologie cet attrait matériel et sensuel qui en fait une des Grâces antiques.

Quelques divinités sombres et fatales font un contraste avec les célestes figures de l'Olympe; à côté des caprices élégants des maîtres du monde, les divinités du Styx semblent issues des dieux redoutables des cultes germains et gaulois.

Il faut voir dans l'antiquité, deux interprétations religieuses, la mythologie qui est le corps de ce que nous pouvons appeler la religion philosophique, le seul Dieu, le Dieu inconnu.

Sans être panthéistes comme nous l'entendons à notre époque, les anciens avaient une adoration profonde pour la nature; la croyance de l'immortalité, la survivance de nous-mêmes, ne pouvant être définies d'une manière réelle pour l'œil terrestre, les anciens ont créé l'homme type, l'homme éternel, image matérielle de la perpétuation de la race.

C'est en ce sens que l'art antique est spiritualiste, parce qu'il est une idéalisation ; il fait partie de la religion, les dieux de marbre sont l'élévation de l'humanité. Nous ne saurions entrer dans des discussions à ce sujet; l'élévation de l'homme est toujours la même; les civilisations et leurs exigences changent seules; les ultrachrétiens, comme on le sait, ne voient dans la mythologie que l'idéalisation de nos vices. Oui, parce que tout dans la mythologie grandit; vices et vertus sont égaux, et leur manière de s'exprimer puissamment est l'idéalisation harmonieuse des facultés humaines.

N'y voir que la brutalité est une erreur grossière; et quand bien même, en temps de décadence, les dieux s'humanisaient par trop, est-ce le seul exemple d'un culte souillé.

Non, autre temps autre formule pour l'âme, mais toujours même besoin de s'élever par l'idéal, qui est le côté le plus spiritualiste de tous les cultes.

Le christianisme n'est qu'une variation du sentiment idéal; ce sentiment est un chant infini, éternel, que les peuples interprètent selon leur caractère; le chant des églises, les cantiques, les sons de la musique sacrée sont les échantillons de l'âme religieuse. L'art est en quelque sorte souverain dans l'histoire des religions; c'est par ses débris sublimes que nous constatons l'âme des anciens presque aussi avancée que la nôtre; la majesté, la simplicité, la beauté brillent dans leurs œuvres ; qu'importe la foi ! le Dieu ! le nom ! si l'élévation de l'artiste a atteint l'élévation du philosophe, si l'idéal du beau se marie avec l'idéal du vrai.

Aujourd'hui le sens religieux est plus mesquin; sous prétexte d'une foi plus évangélique, plus chrétienne ; les Grâces se sont vêtues et sont devenues les vertus théologales ; le dieu Pan seul de presque toutes les divinités païennes n'a pas d'analogue ; la nature ne sourit que médiocrement dans les austérités chrétiennes, et la Fête-Dieu est une célébration peu agitée.

La renaissance, qui a été un pacte avec la grâce antique, a introduit le sentiment du beau dans l'art chrétien, la grâce des vierges s'est animée, le lourd esprit dogmatique a été frappé au cœur par l'émancipation du vrai sens idéal, la foi dans ce qui doit vivre a remplacé la foi dans ce qui doit mourir.

Depuis ce réveil sublime l'élan a été donné aux grandes aspirations de l'âme : la poésie a chanté plus librement; moins âpre dans les discussions, la théologie s'est élevée en sortant de ses bornes terrestres ; la science a marché triomphalement sur le dogme, pour aller retrouver, elle, de son côté, par ses découvertes incessantes, cet idéal que l'homme trouve dans l'art et la poésie.

Dès la plus haute antiquité les savants étaient des prêtres, chez les Chaldéens, chez les Égyptiens.

Les druides, qui avaient l'idée la plus haute de la divinité, s'occupaient également des sciences; tout ce qui est de l'âme, en un mot, semblait appartenir essentiellement à la religion. Les esprits d'élite seuls dirigeaient les masses encore dans l'ignorance. Le mystère est né de ces différences. Le vulgaire écoutait pieusement et confondait aisément le naturel avec le surnaturel.

Du reste, comment lui faire comprendre à ces époques, les biens du corps et de l'âme, sinon par des comparaisons terrestres et matérielles?

Nous n'avons malheureusement que des données très-superficielles sur la bonne foi des prêtres de l'antiquité. On sait à quel degré d'abaissement étaient tombés les cultes païens sous l'empire romain; il serait difficile en voyant leurs jongleries, leurs fausses prédictions, leurs ridicules et leurs débauches, de s'assurer s'ils étaient réellement dépositaires de Rome des vraies sciences occultes oubliées depuis lors peut-être.

Mais là n'est pas la question : la foi, l'idéal, ne nous apparaissent plus à cette époque. Sans eux l'art se refroidit, la science s'arrête; l'idéal est l'âme des religions ; sans lui, elles meurent.

Depuis, l'humanité a appris à voir avec la philosophie; celle-ci est forte parce qu'elle porte en elle-même le sens critique et le sens élevé; elle explique et elle aspire; elle nous retient dans nos erreurs, et, de l'autre, nous fait discerner les choses de notre vie; après avoir sapé par le génie de Voltaire, elle reconstruit avec les philosophes spiritualistes de ce siècle. Plus qu'à aucune autre époque l'analyse, et l'observation se sont emparées des destinées de l'âme, par conséquent du bien de l'humanité.

On est nécessairement forcé de mettre en pratique cette parole de Jésus : « Donner à votre prochain, c'est donner à votre Père céleste. »

En effet, il ne faut pas interpréter seulement cette parole dans son sens le plus restreint. Il faut envisager tout ce que l'homme peut enseigner de bon à ses semblables; tout ce qu'il peut lui éviter par la science, par le progrès en général; l'âme s'élargissant par les connaissances qu'elle amasse sans cesse, doit faire progresser les esprits ignorants.

Par conséquent, le sens religieux est toujours en nous; si nous en négligeons le côté dogmatique, le culte apparent, l'image matérielle, l'idéal de la religion nous domine toujours; restreint, il a perdu son prestige également distribué aux hommes; il fait de nous des êtres perfectibles, dominateurs de la matière par les aspirations qu'il nous inspire, et les espérances qu'il nous fait entrevoir.

Ceci nous amène naturellement à la libre pensée : celle-ci dégagée des formules des hypothèses historiques, des interprétations sans nombre et impossibles, fait le bien pour l'amour du bien; faisant abstraction de la lettre, elle s'adresse directement à l'idéal religieux ; sceptique souvent par élévation, elle est plus religieuse en réalité, car aucune parole de controverse ne la retient; libre et sans parti-pris, elle veut apprendre au reste des hommes ce qui doit se voir, se comprendre, se sentir avant les dévotions extérieures.

Si l'orgueil en perd quelques-uns, les autres ont assez de bonne volonté pour réparer le mal; l'orgueil, du reste, est le vertige de notre personnalité, plus nous montons et plus l'abîme nous entraîne, c'est le frein qui nous fait rester dans les sentiers du mal, et qui nous dompte.

Ceux-là sont des âmes stériles. Le sens idéal qui couronnait leur front est la cause de la révolte !

A côté de ceux qui par cet idéal religieux sont utiles à l'humanité, il faut placer les âmes solitaires qui se détachent du reste de la foule pour donner un cours plus libre à leurs pensées et à leurs inspirations.

Ceux-là, quelquefois, sont les plus grands idéalistes; ils entendent plus distinctement, voient plus clairement; leurs passions ne dépassent pas les limites qu'ils se sont tracés, et là, comme dans un asile sacré, ils pensent, ils sondent ce que les autres ne peuvent ni mesurer ni penser.

Les grands penseurs ont tous recherché la solitude, ils ont lutté là corps à corps comme Jacob avec l'Esprit de Dieu; séparés de la foule qui marche, ils se sont arrêtés pour lutter et racontent la mesure de leurs pensées à ceux qu'ils ont rejoints plus tard d'un coup d'aile.

L'homme est donc né pour penser dans le sens religieux, comme dans tout; rien au monde ne peut lui faire oublier les choses divines, rien ne peut l'arrêter dans sa marche vers cet idéal qu'il poursuit sans cesse.

La religion est ce qu'il a inventé de plus expressif, de

plus spiritualiste, pour s'élancer vers Dieu. L'homme borné par sa nature, recherche par cela même ce qui doit l'élever au-dessus de lui-même. La vérité il ne la connaît pas, il ne la connaîtra probablement jamais sur terre, mais il veut réunir certains éléments qui la lui fassent au moins entrevoir, au moins désirer; ses désirs en ce sens sont sacrés, et ce ne sont ni les brutales railleries, ni les faux spiritualistes, ni les fanatiques des formules, ni les adorateurs des dogmes, qui lui arracheront les deux ailes de son âme, seules capables de lui faire traverser l'infini: « L'*idéal de Dieu* et l'*idéal de l'homme.* »

ALFRED D...R.

L'ENFER DÉMOLI

II

M. Cayla cherche la raison de ce dogme abominable de la damnation éternelle et il croit la trouver dans le moyen âge :

« Le fier baron punit de mort un simple délit de chasse. confisque les biens du pauvre paysan, brûle sa maison, condamne sa famille au servage. La terreur a remplacé la loi, le droit, et le bourreau juge en dernier ressort.

» Ne soyons donc pas surpris de trouver chez les théologiens un enfer épouvantable : on avait recours si facilement à la torture qu'on s'imagina que Dieu, le plus Grand des Seigneurs, devait avoir à sa disposition d'innombrables supplices pour punir éternellement les damnés, et cette stupide croyance, fille de la peur et de la servilité, prit un tel empire sur des imaginations faibles et maladives, que les siècles s'écoulèrent sans la détruire d'une manière efficace.

» On a indignement travesti Dieu en un atroce tyran : des mensonges remplis de blasphèmes ne sont propres qu'à faire naître chez ceux qui les méditent, un sentiment tout opposé à celui que nous devons éprouver pour l'auteur de notre existence; les idées de l'enfer et des horribles supplices qu'on y éprouvera, ne sont propres qu'à troubler l'entendement, à décourager les faibles, à les jeter dans le désespoir ou dans l'incrédulité.

» Dégageons l'humanité des vaines terreurs dont la fourberie et l'ignorance se sont servies pour la troubler; ce serait faire à Dieu un sanglant outrage que de supposer qu'il n'est pas infiniment plus miséricordieux que ces créatures, parmi lesquelles on n'en trouverait pas une seule qui voulût exercer une vengeance éternelle contre ses plus cruels ennemis.

» Demeurons convaincu que la divinité ne saurait avoir la cruauté qu'on lui a supposée, et que l'éternité des peines n'est qu'un affreux cauchemar dont il faut se délivrer :

» Démolissons l'enfer :
» Au nom de la raison;
» Au nom de la liberté religieuse;
» Au nom du simple bon sens;
» Au nom de la sécurité publique.

Persuadé que rien n'est plus faux et plus dangereux pour les hommes que les opinions affreuses qu'ils se forment ou qu'on leur inspire de la divinité, et surtout sur les peines éternelles je me fais un devoir de combattre ces idées si horribles, si dénuées de fondement, si injurieuses pour l'être suprême.

M. Cayla, dans ses éloquentes pages, dont nous regrettons de ne pouvoir donner qu'un résumé, flétrit comme tous les *patriciens* de la pensée moderne cités déjà dans un précédent article, la monstruosité de l'enfer éternel, d'une souffrance sans but et sans terme, satisfaisant une stupide et implacable vengeance, c'est un nom à joindre à ceux des auteurs indiqués (voyez l'article *contre l'éternité de l'enfer*). Nous qui poursuivons depuis 1838 la même mission et la même tâche, nous n'avons pas besoin d'ajouter que nous donnons notre pleine et entière adhésion, à cette guerre énergique de M. Cayla, contre la superstition ténébreuse. Nous le louons hautement de nous avoir prêté sa vaillante plume dans l'intérêt de ce que nous regardons, d'accord avec lui, comme une démolition nécessaire pour Dieu et l'humanité.

M. Cayla poursuit son œuvre et fait voir avec non moins de raison que l'opinion du purgatoire, vraie dans le sens d'épreuves, de redressements temporaires, nécessaires même à nos progrès ultérieurs a été aussi complétement faussée par les mêmes théologiens de la scholastique. Écoutons-le.

« Nous avons déjà montré que l'enfer éternel étant admis, l'idée du purgatoire était en quelque sorte rationnelle; il était, en effet, fort difficile d'envoyer tout droit au paradis des âmes qui se trouvaient encore entachées de quelques péchés; il y aurait eu aussi trop d'injustice à les envoyer en enfer; il fallait donc trouver un moyen terme qui conciliât l'injustice avec l'indulgence; le purgatoire satisfait à tout: c'était, comme l'a fort bien dit Salgues dans son traité des erreurs et des préjugés, « la police correctionnelle de l'autre monde. » ce qui cesse d'être admissible, c'est son exploitation en vue des biens terrestres.

» Les ordres religieux, à peines fondés s'érigèrent en libérateurs des âmes du purgatoire. Chaque monastère posséda bientôt quelque relique particulière dont les mérites surpassaient tous les autres. Aussi les moines promirent-ils les plus heureux effets à quiconque viendrait leur offrir sa bourse et implorer leur saint.

» Comment résister à des promesses si positives! Il ne faut pas oublier dans quels siècles ces choses avaient lieu. Les populations, ignorantes et fanatisées d'ailleurs par des prédications stupides, donnèrent leur argent; les couvents s'enrichirent, et la croyance au purgatoire prit des racines aussi profondes que la croyance à l'enfer.

» Pour mieux conserver l'influence qu'ils exerçaient au moyen du purgatoire, les moines en firent des tableaux tellement horribles, qu'il n'exista plus pour ainsi dire aucune différence entre le purgatoire et l'enfer : Les mêmes supplices furent appliqués aux justes, qui n'avaient besoin que d'un certain degré de pacification, et aux méchants, condamnés aux flammes éternelles. Les idées les plus étranges furent propagées, mêmes par des hommes les plus distingués par leur science relative et par la position qu'ils occupaient. Ainsi le pape Grégoire-le-Grand, qui écrivait vers la fin du VIe siècle, dit dans ses dialogues que certaines âmes font leur purgatoire sur cette terre; il cite l'âme du diacre Paschale, qui fut condamné A SE RÉINCARNER comme garçon dans un établissement de bains.

» Vers la fin du XVe siècle, Olivier Maillard, cordelier, docteur en Sorbonne et professeur de théologie, prêchant un jour à Paris, dans une église près du charnier des Innocents, prit pour texte de son sermon les pauvres âmes du purgatoire.

» Maillard se livrait en chaire à des bouffonneries et à des indécences qu'on ne supporterait plus de nos jours. Son éloquence triviale et burlesque avait produit des effets propigieux sur son auditoire effrayé par les récits moitié plaisants, moitié horribles qu'il multipliait à propos des âmes du purgatoire.

» Les pièces d'argent et même d'or, bien que fort rares à cette époque, tombaient comme une rosée céleste dans les plats que les moines quêteurs présentaient aux fidèles attendris ou effrayés.

« Mes très-chers frères, s'écria tout à coup Maillard, » que j'aime le *tin, tin, tin* des pièces de monnaie que » vous donnez pour les pauvres âmes du purgatoire! » Je l'aime d'autant plus qu'à chaque *tin, tin, tin*, ré- » pond un *hi, hi, hi* d'une pauvre âme délivrée des » flammes par vos largesses chrétiennes.

» *Tin, tin, tin* bien aimé, *tin, tin, tin* aussi doux que » la voix des anges, qui rétentit à mes oreilles avec les » *hi, hi, hi* des âmes délivrées! »

Et cet ignoble abus de mots faisait merveille, et le fougueux cordelier récoltait des sommes considérables.

» Admettons, si vous le voulez bien, le purgatoire ou plutôt l'expiation après la mort; mais repoussons comme indignes d'une discussion sérieuse les descriptions que nous trouvons dans la légende des saints et dans la bibliothèque théologique, cet immense réservoir des croyances les plus contradictoires.

—» Le purgatoire, dit M. Callet (1), est pour la raison, le vrai mystère de la justice divine, comme l'incarnation et la passion sont, pour la foi, le mystère de l'amour divin, mystère de justice qui se concilie d'ailleurs à merveille avec les mystères d'amour dont l'enfer est l'éternelle négation. On ne peut assez s'étonner que les protestants ne l'aient pas vu : ils avaient à choisir entre deux dogmes inconciliables, l'un ancien, l'autre nouveau, et, au nom de la raison, au nom de l'Evangile, ils ont sacrifié celui des deux qui était le plus en harmonie avec les lois de la raison et la morale de la raison... — » D'après les doctrines et les casuistes de l'Eglise romaine, les âmes souffrent dans le purgatoire les supplices des réprouvés, avec la seule différence que leur punition ne doit durer qu'un temps déterminé. Quelques autres prétendent même que le lieu souterrain consacré à la purification n'est séparé du bagne des damnés que par une mince cloison; quelques-uns disent par une toile aussi légère que celle de l'araignée.

» Ces savants parlent de tout cela avant tant d'aplomb et d'assurance qu'on serait tenté de croire qu'ils ont voyagé dans ces régions qui ne sont pourtant qu'imaginaires.

» Dans quel but les théologiens du moyen âge faussèrent-ils les préceptes de l'Evangile? Ils comprirent que, pour asseoir sur des bases solides leur influence, il fallait frapper fortement l'imagination du vulgaire et lui inspirer une profonde terreur. Ils n'y réussirent que trop, et le purgatoire, ce lieu d'expiation temporaire, fut redouté à l'égal de l'enfer.

» La prière, ce doux et tendre élan de l'âme vers le créateur..., la prière, ce trésor du cœur qui déborde dans la douleur ou dans la joie..., la prière, ce souvenir ineffable donné à ceux que nous avons chéris et qui ne sont plus..., la prière fut tarifiée, et un pape, Jean XXII, a laissé à ce sujet un livre qui ne serait pas désavoué par nos plus habiles financiers (2).

» Avec le purgatoire des anciens, surtout avec la belle conception de Dante, le commerce des prières et des indulgences n'aurait pas prospéré; voilà pourquoi on a imaginé un purgatoire matériel.

» Nous protestons contre ce purgatoire matériel des théologiens que Dieu n'a pas initiés plus que nous aux impénétrables secrets de sa justice et de sa clémence.

» Nous protestons contre les fables du purgatoire, tel que nous le trouvons dans les livres composés par des moines hallucinés, dans les tableaux des peintres qui ont puisé leurs conceptions fantastiques dans la mythologie moderne.

» Qu'il y ait après la mort *récompense pour le juste et expiation plus ou moins longue pour le coupable, cela est certain*, avec le dogme de l'immortalité de l'âme et la justice divine.

» Qu'il n'y ait plus, dans l'autre vie, d'autre enfer, d'autre purgatoire que le remords, ce ver tout aussi rongeur que la flamme, tout aussi acéré que le fer, tout aussi incandescent que les fournaises souterraines qui effraient à peine aujourd'hui les enfants et les vieilles femmes.

» Qu'il n'y ait d'autre supplice que la privation de la bonté divine. »

(1) L'enfer, page 61 et 62.

(2) En 1828, Garinet publia une traduction de cette ouvrage sous le titre de : *La Boutique du Pape.*

Joignons aussi, dirons-nous à M. Cayla, à ce remords terrible qui expie en partie les fautes dans l'erraticité, de nouvelles épreuves pour effacer les anciennes malprises ou criminellement subies, des expiations qui servent de redressement aux torts passés, et la doctrine sera complète. Destruction de l'erreur grossière, rétablissement de la réalité morale et effective, c'est-à-dire qu'au livre remarquable de l'auteur, mais qui sauf la phrase admirablement belle et juste, soulignée plus haut, ne contient guère qu'une démolition sans reconstruction, il faut ajouter nos doctrines sur la pluralité des existences de l'âme, sur les réincarnations, car il ne suffit pas de dire ce qui est faux, il faut, autant que possible, dire ce qui est vrai; nous avons prouvé dans notre récente publication, que, tandis que les dogmes de l'enfer, du purgatoire, païens ou chrétiens, étaient enseignés au vulgaire grossier; en même temps, pour les pubères, pour les spirituels anticipés, les mystères, le zohar, Origène et ses nombreux disciples émettaient les doctrines de l'avenir et que ces doctrines radieuses étaient la foi universelle du genre humain éclairé. Donc, l'ouvrage si remarquable de M. Cayla ne se complète et n'a la signification que par nos enseignements, il ne se comprend et s'achève que par le Spiritisme. Voici encore ses énergiques conclusions :

« Dieu infiniment juste, infiniment miséricordieux, Dieu notre père, que nous ne devrions connaître et adorer que sous ce nom si doux à prononcer; Dieu se montrerait-il plus cruel que les hommes? Non, non... Ce serait un blasphème, et nous protestons contre les doctrines de l'enfer dont les supplices éternels seraient la négation de la bonté du créateur de toutes choses. Il nous a paru utile de démontrer l'inanité, l'immoralité de la fable souterraine de cette sombre mythologie qui enlève à l'homme jusqu'à son dernier bien : *l'Espérance*.

» Nous croyons avoir réussi dans notre travail de démolition.

» Maintenant, sur les ruines de l'enfer, élevons au créateur un temple magnifique, où nous adorerons sa toute puissance, où nous trouverons non plus un juge impitoyable, punissant par des supplices éternels des fautes et des erreurs d'un moment, mais un père dont la bonté est aussi infinie que sa gloire, et ne connaît pas plus de limites que son éternité. Au terme de votre voyage au pays de la damnation, faisons comme les pèlerins fatigués d'une longue route :

» Purifions-nous des souillures de la fange infernale; oublions les hideux fantômes dont les moines peuplèrent le fabuleux empire de Satan; les supplices, tantôt épouvantables, tantôt ridicules, dont les noirs démons étaient supposés les exécuteurs infatigables, et saluons avec joie l'aurore des temps nouveaux, qui vient éclairer les ruines de l'ENFER DÉMOLI. »

Sous les réserves que nous avons dû faire plus haut, nous nous associons de tout cœur aux vœux exprimés si chaleureusement par M. Cayla.

ANDRÉ PEZZANI.

CORRESPONDANCE

Anvers, le 5 novembre 1865.

A Monsieur Alis d'Ambel, Directeur du journal l'Avenir *à Paris*.

Monsieur le Directeur,

Je rencontre, dans votre numéro du 2 de ce mois, un chapitre que vous empruntez aux « *Bardes druidiques,* » par M. Pezzani, et qui contient deux allégations complétement erronées qu'il m'importe de relever.

Votre honorable collaborateur prétend d'abord que que le Spiritisme ne nous à rien apporté de nouveau. Quelle philosophie, avant lui, a donc démontré, par des faits matériels, l'immortalité de l'âme et les conséquences morales et philosophiques qui en découlent?

Que, de tout temps, il y ait eu des penseurs qui ont pressenti l'idée spirite, c'est là un fait acquis que personne n'oserait mettre en doute. Tout le monde sait que les grandes idées n'éclatent jamais subitement, qu'elles ont toujours des précurseurs qui en préparent partiellement les voies.

Mais il ne suffit pas d'émettre des idées, de professer certaines doctrines, il faut encore prouver qu'on a raison par des faits positifs, et c'est là le rôle qui est échu au Spiritisme dans notre siècle d'incrédulité et de libre examen.

Votre honorable correspondant ajoute : « Allan Kardec, logicien distingué, écrivain célèbre dans le Spiritisme, a cru pouvoir fournir un critérium infaillible, » le critérium universel *de ceux qui se sont nommés les » Esprits.* Un instant nous avons été séduit, nous avons » fait chorus avec lui. »

Et plus loin :

« Au critérium de la majorité des Esprits il faut ajouter : « Pourvu que leurs enseignements soient confirmés par la Raison. »

Voilà donc le véritable critérium trouvé et Allan Kardec, le grand initiateur, trouvé en défaut par M. Pezzani.

Mais, hélas! j'en suis fâché pour l'inventeur du soleil factice de Josué (voir *la Vérité* de Lyon, du 18 décembre 1864), longtemps avant lui ce contrôle était trouvé, trouvé par qui? par Allan Kardec lui-même... Voici, en effet, comment il s'exprime dans son « *Imitation de l'Évangile,* » introduction, page 9.

« Le premier contrôle est, sans contredit, celui de la » Raison, auquel il faut soumettre, sans exception, tout » ce qui vient des Esprits. Toute théorie en contradic» tion manifeste avec le bon sens, avec une logique ri» goureuse et avec les données positives que l'on pos» sède, de quelque nom respectable quelle soit signée, » doit être rejeté. »

Veuillez être assez bon, Monsieur le Directeur, d'insérer ces quelques lignes dans le plus prochain numéro de votre estimable journal.

Votre frère en Spiritisme,
H.-E. FIX, capitaine.

N. B. J'attends depuis cinq mois quelques explications que j'ai eu l'honneur de demander à votre savant collaborateur lyonnais.

AUTRE CORRESPONDANCE.

Depuis le passage des deux empiriques qui ont donné des séances à la salle Herz, on a sali bien inutilement du bon papier blanc pour et contre le spiritisme.

On ne causait plus d'autres choses.

On ne vous disait plus :

— Comment vous portez-vous?

On vous demandait :

— Etes-vous spirite?

Les uns disaient :

— Oui.

Les autres disaient :

— Non.

Les sages répondaient :

— Ma foi, c'est bien possible, nous sommes en un siècle où l'on n'est sûr de rien.

Que répondre à des gens honnêtes et sensés qui vous affirment avoir causé avec des Esprits? qui vous assurent être en relations suivies avec Socrate, Solon, César, Charlemagne, Séguier, l'Hôpital, Sully, Colbert, Diderot, Voltaire et Baour-Lormian?

Il faut se taire.

Dire je vous crois, c'est fort difficile; on a peur d'être traité de sot. Dire je ne vous crois pas, c'est être fort impoli.

JULES NORIAC.

Les nouvelles du 20 octobre 1865.

Après la lecture de ce qui précède, notre collaborateur, M. de Boismartin écrivit la lettre suivante :

A M. JULES NORIAC,

Monsieur,

Vous ne trouverez pas importun que je vous adresse et mes remercîments et mes félicitations pour les lignes que vous avez écrites dans *les Nouvelles* du 20 octobre sur le Spiritisme.

Une circonstance, d'ailleurs, m'excuse. Le même journal a inséré une lettre de moi sur la question. Il s'est fait honneur ce jour-là; car le premier (1) il n'a pas craint de produire publiquement une des nombreuses réponses qui ont été faites aux invectives dont presque toute la presse périodique a couvert depuis deux mois le Spiritisme, qu'elle ne connaît pas ou ne veut pas reconnaître. Aussi suffisait-il de lire n'importe quelle de ces diatribes pour que la réponse, conforme à la raison, vous vînt au bout des lèvres et de la plume.

Mais nous ne sommes plus au temps où une idée se prêchait sous le portique ou sur la grand'route, et, dans les feuilles publiques, nulle défense n'a été soumise, après l'accusation, au lecteur juge impartial des parties.

Votre langage, Monsieur, présente un contraste frappant avec cette coalition déloyale, par la bonne foi et le bon sens qui vous guident quand vous dites « qu'il est sage de ne se croire sûr de rien, » j'ajouterai « de prime-abord. »

C'est bien là le point de départ des Spirites, je veux dire de ceux qui sont actuellement Spirites; car on ne l'est pas par anticipation, mais parce qu'on le devient, et c'est grâce à cette latitude, qui n'entravait ni leurs expérimentations ni les conclusions de la saine logique, qu'ils ont constaté l'existence du monde spirituel et de ses affinités avec le nôtre.

Il se peut que ce résultat offusque bien des gens. C'est leur affaire. Combien d'autres se sont refusés à reconnaître qu'ils tournaient autour du centre de la terre et avec elle autour du soleil! Ils ont, les uns, caricaturé Copernic, les autres humilié Galilée. Et la postérité à vengé Copernic et Galilée.

C'est que les hommes ont toujours été de grands enfants auxquels on ne peut rien présenter de nouveau, de salutaire même qu'ils ne commencent par se récrier... sans savoir pourquoi.

Nous aussi nous serons vengés par les âges futurs de tous les outrages dont nous abreuvent, à cause de nos opinions, ceux qui se posent en défenseurs de la liberté d'opinion. Nos neveux honoreront la mémoire des premiers qui, sous le feu des sarcasmes et des délations, ont résolument démontré et affirmé que non-seulement l'âme est immortelle, mais qu'elle existe à l'état d'être réel et individuel, et qu'on peut, sans pécher contre Dieu, quoi qu'en disent les clergés, ni contre la raison, quoi qu'en disent les prétendus esprits forts, entretenir des rapports avec elle de la façon la plus naturelle et la plus réaliste.

Ils béniront la mémoire de ceux qui auront proclamé abolis les préjugés, et de la mort destructrice de toute existence, et de la séparation éternelle ou même temporaire de ceux que reliaient ensemble les liens de l'affection.

Car croyez bien, Monsieur, que le Spiritisme ne consiste pas à écrire par inspiration des dissertations plus

(1) On se rappelle avoir vu, dans le dernier numéro, que le journal *l'Epoque* a loyalement suivi cet exemple.

ou moins bonnes signées des grands noms de l'histoire, c'est là un errement qui s'était aussi rapidement que malheureusement propagé, il est vrai, mais auquel a bientôt mis fin l'expérience qui, à un moment donné, redresse toujours les écarts du travail et des recherches de l'homme.

Depuis longtemps les adeptes parisiens du Spiritisme ont établi cette base essentielle : c'est, qu'il pivote sur un seul fait.

LA MANIFESTATION PATENTE ET AUTHENTIQUE des Esprits qui déclarent avoir été habitants de la terre dans les rangs de l'humanité ;

D'où découle la certitude de la survivance de l'âme au corps;

Une relation intime avec ceux qu'on appelle les trépassés et qui vivent différemment, mais aussi réellement et plus avantageusement que nous;

Et des enseignements sur la vie extra-terrestre, antérieure et future, proportionnés au degré d'avancement intellectuel et moral des invisibles qui les donnent et souvent aussi des adeptes qui les reçoivent.

Tel est l'état de la question. Je n'ai pas douté, Monsieur, que vous l'apprécieriez avec le tact et le jugement qui, dans vos nombreuses œuvres, ajoutent à l'élégance et à l'esprit dont elles sont empreintes. Vous me pardonnerez de vous en avoir distrait quelques minutes pour vous entretenir d'un sujet que vous ne tenez peut-être pas à approfondir. Une fois n'est pas coutume, et il suffit que je n'aie pas l'intention de la renouveler.

Agréez, etc.

ALPH. DE BOISMARTIN.

21 octobre 1865.

COMMUNICATIONS MEDIANIMIQUES

MÉDIUM : Mme COSTEL

Études littéraires sur GEORGES SAND

Les premiers ouvrages de G. Sand ont été empreints de la chaleur controversante de l'école, plus encore que de passion amoureuse. Elle cherchait sa manière dans les idées générales qui sont la couleur d'une époque; et son beau langage leur donnait une vie artificielle. La veine créatrice manque à son mâle talent composé d'obstination et de labeur, mais qui n'a pas les coups d'aile du génie. Chez elle, la forme littéraire possède une solidité qui trompe sur la valeur réelle des pensées et des sentiments. G. Sand est un admirable ouvrier, un ciseleur de la renaissance, mais jamais l'artiste créateur du modèle glorieux que les âges se transmettent. Ses dernières œuvres sont congelées, et ressemblent aux fleurs enfouies sous la neige. Ses nouvelles héroïnes sont les saintes d'un paradis de glace. Elles déclament leur passion, sans froisser un pli de leur robe. Ces très-jolis livres n'ont aucune valeur, précisement parce qu'ils sont trop jolis, et n'apportent à l'esprit et au cœur, ni une pensée nouvelle, ni un battement attendri. Foin de ces créations inutiles qui ne font ni jouir, ni souffrir! foin du rire sans éclat et des larmes sans sanglot!

ALFRED DE MUSSET.

Je viens compléter le jugement d'Alfred de Musset, sur G. Sand. Je l'admirais plus que je l'aimais. Elle n'a pas d'esprit du tout, et cela m'amusait. Aujourd'hui, devenue supérieure à moi-même et détachée des hochets intellectuels, je peux avec plus de justice et d'impartialité faire le tour de cette intelligence hermaphrodite. Fausse et romanesque, ferme et positive selon le milieu qu'elle reflète, chacun des ouvrages de G. Sand a été écrit sous l'influence d'un sentiment intime, et pour ses contemporains, ils sont la biographie des hommes qui ont traversé sa vie.

Chose singulière! Cette femme si peu amoureuse, a subi et revêtu les individualités les plus opposées. Elle s'est formé un trésor intellectuel de dépouilles opimes. J'admire complétement la belle langue que parlent ses personnages abstraits qui ont si peu de vrai sang dans les veines. Les peintres peuvent et doivent faire de l'Art pour l'Art; les valeurs relatives disparaissent presqu'entièrement pour eux. Les Flamands peignaient leur chaudron avec autant de conviction que pouvait le faire un professeur académique représentant le roi des rois; et souvent le chaudron occupait le premier rang dans la hiérarchie artistique. Il n'en est pas ainsi pour la littérature; sa beauté réelle est la pensée. Et, quelque splendide que soit la draperie qui couvre sa nudité, elle est arrachée par l'esprit impatient, qui veut trouver le corps, les muscles, la vie, enfin, sa raison d'être; et, lorsque cette recherche ne découvre qu'un mannequin, l'œuvre a vécu. Je conclus en plaçant G. Sand parmi les artistes de la littérature mais non parmi ses maîtres.

DELPHINE DE GIRARDIN.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

Médium : M. LEYMARIE

Ils sont aveugles, vous le voyez bien. En vain le monde se transforme, en vain mille bruits intelligents leur disent: vous êtes le passé, respectable il est vrai, mais votre tronc séculaire n'a plus de sève, et vos branches dépouillées ne peuvent plus abriter les fidèles. Pour croire et espérer, le monde cherche d'autres appuis, d'autres croyances, une autre foi.

L'année 1864 n'a pas voulu mourir sans une encyclique. Que dites-vous de ce document? Qui l'aurait cru!.... Dans ce libelle les arguments vermoulus, les vieilles lois de l'Église battues et rebattues par le temps, ce grand niveleur, et sutout par 89, ont l'air de se saluer gravement. Ils oublient les leçons de l'histoire, l'émancipation moderne, l'extension de nos libertés. A ce flux toujours croissant, qu'opposent-ils? hélas! il faut le lire pour le croire et être édifié!

Leur temps est bien passé; ils évoquent les voix de leurs saints, de leurs grands prêtres en théologie mystique, et l'écho ne répond plus; le silence fait prévoir la tombe.

Mais l'agonisant se débat; il étend ses bras; voyez comme ses derniers mouvements sont épileptiques et dérisoires! ils datent leur existence de l'an 10, l'immaculée conception!

La papauté s'est rajeunie, elle a raison, car son passé a des ombres, donc il ne compte plus. Ce qu'il faut, c'est une déesse, une croyance nouvelle imposée quand même pour renouveler la croyance morte. Et c'est sur ce feu de paille qu'ils fondent leur espoir? Plaignons-les, comme on plaint le courage malheureux!

Encore quelques années, et nous aurons fait justice de tant d'absurdités, d'insolence et d'entêtement systématique.

Et, sur ces ruines, le bon sens élèvera un autel où Dieu sera adoré selon les principes indépendants de l'esprit moderne, c'est-à-dire sur les bases de la liberté de conscience la plus large. Cette liberté aura pour appui la charité spirite et l'amour du prochain, comme nous les comprenons dans leurs acceptions les plus libérales.

Nous appuyant sur toutes les sciences acquises, nous appellerons toutes les bonnes volontés en les conviant au grand banquet de la solidarité humaine, à l'intelligence de toutes les vies qui doivent nous transformer et et nous élever vers Dieu.

BERNARD.

VARIÉTÉS SPIRITES

MÉPRIS DES PRÉSAGES

Alexandre voulut attaquer la ville des Oxydraques, Démophoon lui dit de différer, les présages annonçant du danger pour sa vie. Le bouillant monarque s'emporta : « Crois-tu, lui dit-il, qu'occupé de si grandes choses et non d'entrailles d'animaux, il puisse me survenir plus de contre-temps qu'un devin plein de superstition? » Il fit donc planter les échelles et monta hardiment... On sait qu'il fut blessé et resta comme mort... L'aruspice se montre ici plein de confiance en son art, et non l'agent complaisant d'Alexandre qui l'a traité de superstitieux.

Même impiété dans Marcellus qui, enivré de sa victoire contre Syracuse, ne voulut tenir compte des présages, ce dont il se repentit. Même scepticisme de la part de César. Et tous cependant y croyaient; mais, on l'a dit, comme les dieux parfois se trompaient, on aimait encore à douter. César, le jour même de sa mort, se moquait des prédilections de Spuzinna : « Les ides de mars sont venues, lui disait-il en plaisantant. — Elles ne sont point passées, répondit tristement le devin. »

A. DE MONTNEUF.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMPRIMERIE VALLÉE, 15, RUE BREDA.